

MICHEL CORAJOURD

LE PAYSAGE,
C'EST L'ENDROIT OÙ LE CIEL
ET LA TERRE SE TOUCHENT

ACTES SUD / ENSP

SOMMAIRE

I. FONDATIONS	7
Préambule	9
Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent	9
Les neuf conduites nécessaires pour une propédeutique, pour un apprentissage du projet sur le paysage	22
II. FAÇONS DE FAIRE.....	37
Préambule	39
Le paysage comme condition d'architecture.....	40
A propos du parc de la Villeneuve à Grenoble	43
Un chemin du parc du Sausset	47
Entrée nord de la ville de Lyon.....	49
Le parc Jules-Verne à Amiens (1985). A propos du concours "L'île mystérieuse"	51
Histoire du jardin dont le cordeau fut une corde à linge	58
Comment je fais	64
III. FILIATIONS	69
Préambule	71
Territorialité et paysage.....	71
Nature et géométrie "de la terre et du cordeau".....	76
IV. PROJETS	83
Préambule	85
Le paysage : une expérience pour construire la ville.....	85

Le parc de Gerland, les quais de Bordeaux, la cour du Maroc : les jardins d'Eole.....	121
V. LIEUX.....	137
Préambule	139
Versailles : lecture d'un jardin	139
Hauts lieux	163
Les murs à pêches de Montreuil.....	167
Les ports.....	183
L'horizon des cours	188
VI. L'HORIZON.....	195
Préambule	197
Conférence à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm.....	197
L'horizon.....	204
VII. ENSEIGNER LE PAYSAGE	213
Préambule	215
Eléments de méthode et programme d'un ensei- gnement de théorie et pratique du projet de pay- sage	215
Colloque sur l'enseignement et la pratique des ar- chitectes-paysagistes.....	258

I
FONDATIONS

PRÉAMBULE

J'ai choisi de rassembler dans ce premier chapitre le plus dense de mes textes anciens (1981) et un autre plus récent (2000) qui est, en réalité, une lettre que j'adressais aux étudiants à la veille de ma mise à la retraite (forcée) de maître de conférences à l'Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles. Vingt années les séparent...

LE PAYSAGE, C'EST L'ENDROIT OÙ LE CIEL ET LA TERRE SE TOUCHENT¹

Je vois le ciel accoster la terre sur la ligne d'horizon. Au-delà de ce découpage élémentaire, je voudrais discerner la part du ciel qui entre en terre.

Par ce regard tendu, je mets un comble à l'imagination de leur contact et, progressivement, je perds l'illusion des partages trop clairs, illusion qui durcit la surface des choses, les enferme dans un contour et fait croire à leur juxtaposition. Mon insistance creuse la ligne, et l'horizon, que je voyais jusque-là comme le simple profil de

1. Ce texte a été publié dans *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage* (actes du colloque de Lyon, décembre 1981), sous la direction de François Dagognet, "Milieux", Champ Vallon, Seyssel, 1982.

la terre sur le ciel, vibre... De l'épaisseur s'imisce à l'interface de ces deux mondes.

L'observation intensive des franges recompose une géographie nouvelle où la terre et le ciel n'ont d'autres qualités que celles acquises par leur mitoyenneté ; comme si toutes les qualités sensibles ne pouvaient apparaître que dans cette unique épaisseur du monde, celle où les milieux et les choses se touchent dans un impressionnant tumulte.

Le ciel et la terre ne prendraient donc forme et texture qu'aux endroits où la matière de l'un et celle de l'autre seraient mises en émoi par leur proximité. Il serait par conséquent impossible de voir autrement la terre qu'en contact avec le ciel, et creuser pour la voir "seule" serait une illusion puisqu'en creusant on ne fait jamais qu'abaisser le niveau de leur contact. Tout se passe comme s'il y avait, en périphérie de chaque substance, une suractivation particulière, nécessitée par la présence d'une substance étrangère ; ces différents "états limites" composent l'ensemble du champ de la perception.

Par cette agitation de surface la terre protège son intégrité profonde et amorphe et, laissant la part du ciel, elle tisse avec lui un épiderme commun, le sol, qui prend, pour nous, tous les aspects des phases transitoires de leurs différents états d'équilibre.

Il n'est donc pas étonnant que dans cette couche d'instabilité où deux milieux s'affrontent, la vie végétale puisse s'installer puisque, avant même que s'y enfouisse la graine, tout le potentiel actif du ciel et de la terre s'y trouve déjà concentré.

Ce que montre le jardinier en retournant la terre, en éliminant la couche d'oxydation, c'est l'épaisseur active, l'interrègne où le ciel et la terre ajustent en permanence leur mode de coexistence. Le sol, pour un jardinier, pour un paysagiste, c'est une profondeur irritable. En contrariant périodiquement les processus d'apaisement des surfaces confrontées, en réactivant leur contact par l'outil, le jardinier exacerbe ciel et terre, nous fait vivre les premiers instants de leur rencontre : il revitalise le sol et travaille sa fécondité.

Terre et ciel ne cessent de se quereller dans l'épaisseur du sol arable et, de ces querelles, naissent les qualités premières de tout paysage. Une fois cette impression acquise, on peut quitter l'horizon et étendre ce regard nouveau sur le paysage d'ensemble.

Dans un paysage, l'unité des parties, leur forme, vaut moins que leur débordement ; il n'y a pas de contours francs, chaque surface tremble et s'organise de telle manière qu'elle ouvre essentiellement sur le dehors. Les "choses" du paysage ont une présence au-delà de leur surface, et cette émanation particulière s'oppose à toute discrimination véritable. Je vois cet arbre et, pour qu'apparaisse sa forme, je lui accorde une certaine autonomie ; mais tant que je n'épuiserai pas l'indécision de ses rameaux je ne saurai pas le distinguer vraiment du milieu où il coexiste. Son individualité s'efface, pour partie, au profit de l'ensemble... Les choses, les lieux ne se donnent jamais comme des totalités irréductibles et, en ce cas, il est difficile de fractionner un paysage, car tout y est en expansion, tout flue et fusionne. L'espace est plein de ces débordements.

En regardant une image d'un paysage typique du littoral que j'ai rapportée de Guyane, je suis intéressé par cette bande de végétation qui couvre le sol d'un vert plus clair. Cette nuance m'interpelle, car elle ouvre une brèche, une discontinuité dans l'homogénéité relative du spectacle d'ensemble. Elle s'individualise en une présence fortement suggestive qui s'enracine dans la réalité ; réalité d'un paysage qu'elle ouvre à mes explorations. Cette présence singulière, fortement irriguée de sens, parce qu'elle se laisse déborder, devient la figure qui m'introduit dans le paysage global. Cette seule bande plus claire me parle de la topographie dont elle dessine une des nervures ; elle me parle de l'eau qui imbibe toute l'étendue dont elle émerge ; elle me parle du substrat, du sol, de toutes les conditions enfin qui lui valent d'être plus claire, donc singulière et cependant partie intégrante de ce paysage-là ! Bien que cette image soit une représentation appauvrie de la réalité, elle se prête à des explorations infinies et je pourrais, sans trop

d'erreurs, faire la maquette en volume de ce site, car j'ai loisir de prélever sur l'image des éléments singuliers qui, en quelque manière, s'expliquent et expliquent le tout. En effet, je peux établir les rapports qui les lient et fonder cette image en un milieu articulé. C'est grâce à ces articulations (ici, le bas du tronc des arbres, le collet qui annonce les racines) qu'il m'est possible de prélever un de ces arbres sur le front forestier et qu'il m'est aussi possible de le refondre dans son milieu pour glisser sur d'autres regards.

J'ai donc la liberté de l'isoler, mais aussi d'établir aussitôt les liens qui le tiennent en référence. Ces arbres, ces arbustes et ces graminées sont en coexistence absolue, ils se conjuguent les uns aux autres et je peux, néanmoins, les distancier et voir, dans cet écart, d'autres singularités qui m'informent et me promettent d'autres explorations.

Le paysage ouvre, à chaque regard, sa composante interstitielle et exhibe de nouvelles configurations. Et cependant chaque nouveau sondage que j'opère ne m'enlise pas dans une multiplicité, il me ramène à l'ensemble.

Le paysage est le lieu du relationnel où toutes les localités ne sont compréhensibles que par référence à un ensemble qui s'intègre, à son tour, dans un ensemble plus vaste. Et ce qui fait qu'il n'y a pas confusion ou éparpillement des données sensibles, c'est sans doute que les choses qui le composent ne s'ignorent pas et qu'elles sont liées par un même pacte.

Le paysage nous assaille de son omniprésence et nous sombrerions dans le déferlement des présences si nous n'avions pas la liberté de disjoindre les emboîtements et de ne nous laisser impressionner qu'à partir d'un certain seuil de consistance. Peut-être devons-nous à l'atrophie de notre système sensoriel cette faculté d'anéantir la cohésion d'ensemble d'un paysage, d'établir des discontinuités qui font saillir les choses. Je vois bien ces palmiers rôniers qui se détachent sur la masse sombre de la forêt et cependant je ne les discerne pas suffisamment pour me distraire définitivement du contexte auquel

ils appartiennent ; je franchis aisément les lacunes qui les séparent et je pressens la texture subjacente où ils échangent leurs attributs et nouent leurs relations avec la forêt.

Cette capacité d'isoler puis d'associer les innombrables termes qui composent un paysage permet des explorations et des découvertes infinies. Le paysage est inépuisable en ce sens qu'il offre une multitude d'indices qui nous indiquent ce qu'il est, ce qu'il était et ce qu'il peut devenir.

En effet, dans la chair même du paysage s'impriment et perdurent tous les stigmates du passé. Le paysage est une mémoire et je peux l'interroger.

La difficulté actuelle d'éclaircir le concept de paysage n'est pas sans rapport avec une libération progressive et vraisemblablement illusoire des contingences territoriales. La terre n'est plus l'unique fond de nos nécessités et nous sommes entrés dans le théâtre des signes et des images en ne sachant plus comment rejoindre la consistance du monde. La réalité sensible s'efface derrière l'écran de nos représentations. Les sciences, et celles du paysage notamment, ont elles-mêmes largement contribué à cette désaffection ; elles ont tranché dans la réalité pour constituer des isolats ; elles ont, de ce fait, rompu les distributions, désarticulé les montages ; elles ont tari la source de tous les indices du paysage, celle qui jaillit entre les phénomènes, dans l'intervalle où s'établissent les flux et les correspondances.

Le paysage n'est pas réductible aux apparences et, sans doute, règne-t-il entre les choses comme principe de foisonnement et comme puissance nouante.

Pour comprendre l'étendue que recouvre le champ du paysage il faudrait éviter d'aborder ce concept par le morcellement ; faire une approche latérale, c'est-à-dire explorer ses états-limites et porter toute l'attention sur les franges du concept lui-même. Si l'on admet que le monde est un assemblage où les parties se débordent, dialoguent et interagissent, il est possible de discerner plusieurs types de montages et notamment

deux qui, bien que faisant partie du monde perçu, se trouvent sensiblement au-delà et en deçà du concept de paysage (du moins tel que je le pressens).

Des assemblages pauvres où l'unité n'est qu'un simple effet des composantes en relation superficielle. Dans ces assemblages, les interrelations entre les "choses" ne sont que des juxtapositions externes, de proche en proche. C'est le cas des amas, des agrégats. Ces assemblages procèdent par addition : un tas de sable, des ustensiles sur une étagère ne constituent pas un paysage ! Ce qui différencie un amas d'objets d'un paysage, c'est que les objets ont une difficulté essentielle à se rassembler, ils ont du mal à se constituer en un "milieu" ; ils n'entretiennent de relations que de bord à bord et restent juxtaposés ! Notre capacité à les intégrer dans une unité de perception se trouve bornée par leurs formes empe-sées, singulières, qui font qu'ils ont toujours l'air d'être posés sur le monde. Le paysage, lui, résiste à cette totale discrimination des parties, c'est un bel assemblage dont tous les éléments s'entre-déterminent. Par ces alliances multiples, il tisse un milieu qui intègre, sans mélange, des localités diversifiées et, bien que ces éléments soient ostensiblement donnés, il ne se laisse pas rompre facilement.

Des assemblages complexes où les interrelations et les interactions sont tellement profondes et énergétiques (forces liantes internes) que les éléments se rassemblent en blocs unitaires massifs et forment des ensembles au port ramassé, des formes autonomes, caractéristiques des êtres, du corps.

Certains objets ou constructions manufacturés singent par leur montage cette impression d'unité complexe, mais elle n'existe que par solidarité physique extérieure de leurs éléments assemblés. Ils ont un "semblant d'être", leur unité est plaquée et cependant ils appartiennent à ce type d'assemblage : c'est le cas d'une automobile, d'un objet architectural. Le sens commun, du reste, ne s'y trompe pas, et n'associe jamais (sauf métaphoriquement) un corps, un bâtiment, une automobile, mais aussi un tas de sable, un amas d'objets à l'idée du

paysage. A cet égard nous pensons que l'on a introduit la plus grande des confusions avec la notion de paysage urbain. En effet, la ville, par ses interrelations formelles symboliques, culturelles, a toutes les qualités apparentes d'un paysage : les assemblages y sont hiérarchisés, complexes, les formes y sont enracinées... C'est un véritable milieu, mais elle est cependant construite de toutes pièces : c'est un montage dont l'unité n'est qu'artefact. Le sens commun ici encore ne s'y trompe pas : au cœur d'une ville, à l'ombre d'une rue, on ne parle pas de paysage ! Il faut rejoindre les limites extérieures de la ville, retrouver l'horizon et la matérialité du monde pour que l'idée manifeste de paysage soit ressentie. Parfois, il est vrai, le paysage entre en ville ; lorsque la maille se relâche et que le ciel y descend : le passage du fleuve en est l'exemple fécond.

Malgré la diversité de ses configurations, le paysage manifeste un aspect unitaire qui le tient plus proche de l'être que des objets... Il a cette forte présence dans la totalité qui lui donne son poids d'existence. Mais ce qui le différencie du corps, c'est son port étalé ; c'est un bâti horizontal, un substrat où les éléments s'enchaînent et engagent toute la surface.

Il y aurait donc d'un côté les corps qui seraient le trop du paysage et qui s'en désolidariseraient partiellement par la locomotion. Et il y aurait de l'autre les amas qui en seraient le moins et qui, parce qu'insuffisamment liés, seraient libres d'y être déplacés.

Je reviendrai à ces comparaisons lorsque j'évoquerai le paysage contemporain, mais il me faut dire avant cela pourquoi je reste très sensible aux paysages de campagne.

D'abord, parce qu'il semble bien que ce soit dans l'expérience du paysage fait, architecturé, par l'homme que nous soient données toutes les formes de connaissance sur la nature ; celle-ci n'aurait sans doute jamais rien signifié pour nous si nous n'avions pas agi sur elle. Mais surtout parce que les alliances formelles de ces paysages en disent long sur les interdépendances qui tiennent

l'homme et le monde en étroite cohabitation. Ils témoignent, en lecture directe, de la somme des efforts qu'a nécessités la mise en culture d'un territoire qui s'y refusait, des ruses, des audaces... Tous ces contournements traduisent le corps même du paysan aux prises avec cette terre qui lui a imposé d'insurmontables seuils.

Regarder la campagne, c'est éprouver et reprendre à son compte le sens du travail qui l'a produite ; c'est saisir, dans son propre corps, une dynamique de réalisation ; c'est retrouver les lignes de partage, les seuils, les recouvrements successifs. C'est comprendre confusément l'histoire des générations qui se sont succédé et qui ont dressé cette draperie, sans toutefois réussir à vaincre les résistances du site, comme ce rocher qui en crève toujours la surface.

Quand le paysan n'est plus de taille, il prolonge son corps d'outils plus forts et la conquête est plus manifeste, si manifeste qu'elle atteint parfois la limite de tous les horizons.

Il y avait, jusque-là, de par la taille et la puissance des outils, une connivence obligatoire entre paysage et paysan. La griffe du labour sur la peau du site n'était pas profonde et le quadrillage de la herse laissait le sol s'exprimer. Cet immense effort de géométrie, d'économie, loin de pouvoir nier le site, le rendait plus manifeste encore. Le rapport de politesse au site dans lequel le paysan s'est trouvé obligé donne à ses géométries un air de nature, une nature magnifiée !

Et c'est bien parce que la campagne s'organise sur les propres données de la nature que l'on a pu les associer. Mais cette association abusive autorise les idéologues de notre temps à les confondre volontairement. Cette opération de substitution permet de naturaliser la campagne et de la vider de toutes significations sociales. Le paysage historique a, par rapport au paysage de nature, cette profondeur supplémentaire, restitutive de l'histoire de l'homme. L'homme dont il montre bien, pour qui sait regarder, les différents bâtis en couches de parution. Tel un livre d'histoire, il a plusieurs plans de lecture et nous propose de faire une lecture dans l'espace.